

**Espace et Histoire dans *Le Cahier d'un retour au pays natal*¹ d'Aimé Césaire :
tracées, chemins et sentiers du retour.**

Carpanin Marimoutou

LCF-LIL - Université de la Réunion

« Au bout du petit matin... » L'ouverture du *Cahier d'un retour au pays natal* indique un rapport de position dans l'espace-temps, l'aboutissement d'un parcours. Le fait qu'il s'agisse apparemment d'une donnée temporelle « petit matin », ne change pas grand chose à ce fait ; bien au contraire. Le *Cahier* commence par une spatialisation du temps, et indique la fin de quelque chose dans l'espace et le temps, son épuisement, comme pour enfin repartir sur de nouvelles bases. L'ouverture du *Cahier*, au sortir d'une longue nuit collective, qui est celle de l'aliénation et de la soumission d'un peuple et d'une « diaspora » noire éparpillée dans les plantations et les villes du monde entier, d'une longue nuit d'oubli et de cauchemar, propose la sortie d'un certain parcours dans l'espace métropolitain et colonial à la fois², d'un parcours qui est, par exemple celui du *Voyage au bout de la nuit* de Céline (1932). « Au bout de la nuit » d'un côté, « au bout du petit matin », de l'autre. Mais le référent n'est évidemment pas le même pour le touriste, le visiteur colonial et celui qui revient chez lui. Le narrateur exotique/colonial ou même l'ethnologue, en position objectivement dominante dans le cadre d'une situation de colonialité ou de colonialisme, exotise, magnifie, critique ou ethnotypise les personnages et les lieux ; il organise la production du référent et la représentation d'images qui en découlent en fonction de sa posture socio-ethnique, de sa place dans le système inconscient de la domination de classe et de « race ». La construction coloniale des lieux, l'imaginaire du paysage ne sont rien d'autre, au fond, que l'imposition d'une

1 Le texte est cité d'après l'édition de 1956, rééditée en 1983 à Paris, aux Editions Présence africaine.

2 Frantz Fanon s'en souviendra avec sa célèbre exhortation : « Quittons cette Europe qui n'en finit pas de parler de l'homme tout en le massacrant partout où elle le rencontre, à tous les coins de ses propres rues, à tous les coins du monde. [...] Décidons de ne pas imiter l'Europe et bandons nos muscles et nos cerveaux dans une direction nouvelle. Tâchons d'inventer l'homme total que l'Europe a été incapable de faire triompher. » Frantz Fanon, *Les Damnés de la terre* [Paris, Éditions Maspéro, 1961], in *Œuvres*, Paris, 2011, p.673-674.

représentation *a priori*, en fonction non pas du lieu décrit mais de l'espace d'énonciation, tant cognitif, social, genré, racialisé, linguistique... Il faut donc ici nuancer la proposition de Pierre Jourde selon laquelle l'imaginaire s'inspire de données géographiques réelles et culturelles³. En réalité ces données géographiques relèvent déjà elles-mêmes d'une représentation *a priori*; leur description ne fait que conforter une vision déjà là; l'écriture vient ainsi renforcer une lecture située du monde; dans le cas de la formation discursive coloniale, une lecture produite dans et par l'idéologie coloniale, traversée d'une manière ou d'une autre par l'existence et la représentation du monde colonial⁴. Ainsi de la représentation coloniale des nègres et des colonisés à travers les discours, textes et films qui scandent les pages du *Cahier* comme son envers, son hypotexte terrible et terrifiant, où le luxe, le calme et la volupté exotiques/coloniaux des maîtres se fondent sur la violence quotidienne et continue des fouets (« rigoises »), des exactions, des mises à mort :

(les nègres-sont-tous-les-mêmes, je-vous-le-dis les vices-tous-les-vices, c'est-moi-qui-vous-le-dis l'odeur-du-nègre, ça-fait-pousser-la-canne rappelez-vous- le- vieux-dicton : battre-un-nègre, c'est le nourrir)

*autour des rocking-chairs méditant la volupté des rigoises
je tourne inapaisée pouliche*

Ou bien tout simplement comme on nous aime !

Obscènes gaiement, très dou-dou de jazz sur leur excès d'ennui.

Je sais le tracking, le Lindy-hop et les claquettes.

*Pour les bonnes bouches la sourdine de nos plaintes enrobées de oua-oua.
Attendez...(p.35-36).*

De même le texte césairien, reprend, de manière parodique et critique les discours culturels, religieux et philosophiques français sur le cannibalisme nègre (« Et sur ce rêve ancien mes cruautés cannibales », p.42, p.43), les discours paternalistes et « humanistes » de la « mission civilisatrice », qui ont autorisé tous les comportements anti humanistes lorsqu'il s'agissait des non Européens :

3 Pierre Jourde, *Géographies imaginaires. De quelques inventeurs du monde au XX^e siècle : Gracq, Michaux, Tolkien*, Paris, Éditions José Corti, 1991.

4 Cf. Edward Saïd, *L'Orientalisme. L'orient créé par l'Occident*, Paris, Éditions du Seuil, 1984 pour la traduction française.

J'ai assassiné Dieu de ma paresse de mes paroles des mes gestes de mes chansons obscènes

J'ai porté des plumes de perroquet des dépouilles de chat musqué

J'ai lassé la patience des missionnaires

Insulté les bienfaiteurs de l'humanité.

Défié Tyr. Défié Sidon.

Adoré le Zambèze.

L'étendue de ma perversité me confond ! (p.29)

De manière très nette, *Le Cahier d'un retour au pays natal* présente, à peu près au moment même où Lévy Strauss prend conscience de l'imposture de ce genre littéraire⁵, comme un anti-récit de voyage ; il s'écrit à l'envers de ceux de Bougainville, de Cook, et même de ceux de Ségalen, Gide ou Leiris. Aux îles rêvées de Bougainville et de Diderot, au mythe de l'eden insulaire des mers du Sud, aux fantasmes de vie libre et naturelle, Césaire répond par les réalités sanglantes de l'histoire multiséculaire des prédatons impériales et coloniales :

je lis bien à mon pouls que l'exotisme n'est pas provende pour moi

[...]

et mon labour me remémore d'une implacable étrave.

Que de sang dans ma mémoire ! Dans ma mémoire sont des lagunes. Elles sont couvertes de têtes de morts. Elles ne sont pas couvertes de nénuphars. Dans ma mémoire sont des lagunes. Sur leurs rives ne sont pas étendus des pagnes de femmes.

Ma mémoire est entourée de sang. Ma mémoire a sa ceinture de cadavres !

et mitraille de barils de rhum génialement arrosant nos révoltes ignobles, pâmoisons d'yeux doux d'avoir lampé la liberté féroce (p.35. Voir aussi p.38 : « Et ce pays cria pendant des siècles... »).

Au bout de la nuit coloniale, échappé du cœur des ténèbres et de son horreur mise en texte par Conrad, le Bardamu de Céline revient dans un chez soi qui n'en n'est plus un ; Michel Leiris, au sortir d'une expédition qualifiée d'ethnologique mais faite surtout de pillages d'objets sacrés, passé à côté d'une Afrique qualifiée de

⁵ Claude Lévy-Strauss, *Tristes tropiques*, Paris, Plon, 1955. L'ouvrage est publié en 1955 mais raconte un « terrain » effectué pendant les années 1930.

« fantôme » parce que les pratiques lui en sont inaccessibles⁶, reviendra à Paris en faisant le deuil d'une quelconque authenticité et de la possibilité même de se connaître. Au bout du petit matin commence a contrario, pour Césaire, le cheminement du retour au pays natal, retour aux siens et à soi-même.

Mais cette migration à l'envers, vers le lieu natal et vers soi dans le lieu natal, va s'opérer de manière labyrinthique ; le retour passe par des détours, le cahier se fraie son écriture à travers des tracées de voix, de rêves, d'imaginaires, d'espaces venus d'autres temps et de temporalités surgies d'autres lieux, pour, à la fin du poème, « pêcher maintenant la langue maléfique de la nuit en son immobile verrition ! » (p.65). L'oxymore final invente ainsi un nouvel espace langagier à l'intérieur même de la langue, un peu, là aussi, à la manière de Céline, mais dans une perspective totalement autre. Le congédiement du départ, en aboutissant à ce « coup de balai » (« verrition » est forgé à partir du latin « verrere », mot qui, selon Gaffiot, signifie « balayer », « emporter, enlever en balayant »), autorise ainsi la création d'un nouvel espace de nomination qui permet de creuser le mouvement même du lieu et de ses nouvelles significations à partir des voix et des lieux jusque-là « subalternisés »⁷ ou tout simplement non pris en compte par la littérature exotique ou coloniale. Il s'agit maintenant de tourner et retourner les significations du pays natal, du point de vue même du natif, de celui qui habite et non plus seulement de celui qui parcourt, mais du natif qui a aussi appris à habiter la langue française dans toute sa variabilité⁸, et qui sait y inscrire les langages de son pays insulaire et créole. Bien entendu, ce travail de nomination du lieu, par le mot, la syntaxe, le rythme, la prosodie, produit, en retour, un effet d'étrangeté à la fois pour les lecteurs français et pour les lecteurs créoles : la langue de Césaire, dans le même mouvement, disant le lieu et le parcours vers le lieu, l'anamnèse et le présent, fabrique le discours et l'écriture qui permettraient de dire cela et, dès lors, se met presque hors de portée de

6 Michel Leiris, *L'Afrique fantôme*, Paris, 1934.

7 Sur la question de la subalternité, voir les ouvrages de Ranajit Guha, de Gayatri Chakravorty Spivak ou de James C. Scott.

8 Lambert-Félix Prudent note que le français de Césaire « déploie une extrême variabilité, qui accuse par endroits un redoutable académisme et qui aménage ailleurs l'irruption de registres argotiques, populaires, voire grossiers ou injurieux. » ; Lambert-Félix Prudent, « Aimé Césaire : Contribution poétique à la langue martiniquaise », in Marc Cheymol et Philippe Ollé-Laprune (dir.), *Aimé Césaire à l'œuvre*, Paris, Éditions des Archives contemporaines, 2010.

tout lecteur de l'époque, « hors de portée des blancs et des noirs »⁹. Comme le précisait Césaire à Jacqueline Leiner, à l'occasion de la réédition en 1978 de la revue *Tropiques*, « Je crois beaucoup à ces choses-là et mon effort a été d'*infléchir* le français, de le *transformer* pour exprimer, disons, « ce moi, ce moi-nègre, ce moi-créole, ce moi-martiniquais, ce moi-antillais ». C'est pour cela que je me suis beaucoup plus intéressé à la poésie qu'à la prose, et ce *dans la mesure où c'est le poète qui fait son langage*. [...] Le poète – surtout depuis Mallarmé – croit faire le langage. Je refais une langue qui n'est pas le français. Que les Français s'y retrouvent, ça c'est leur affaire. »¹⁰

Ainsi le lecteur de ce texte écrit sur la côte dalmate, qu'il soit Français ou Martiniquais, se trouve transformé en témoin sidéré et halluciné d'un parcours dans la langue et dans le lieu, d'un retour vers des langues et des lieux, dont le destinataire est bien le sujet écrivant soi-même, et les êtres humains, la faune, la flore, les objets d'un ré-ancrage langagier et territorial.

Retourner vers le pays natal, c'est non seulement le parler pour se parler, mais aussi le laisser parler à travers les voix de celles et ceux qui l'habitent — ainsi qu'à travers les voix de leurs ancêtres africains ou captifs de la traite négrière — et dont les lieux ne sont pas nécessairement les mêmes, ou vécus de la même façon, que ceux de la domination. Il s'agit bien de « déxoticiser » le regard et la langue, de les décoloniser à l'intérieur même de la langue des maîtres et des lieux qu'ils occupent :

Des mots ! quand nous manions des quartiers de ce monde, quand nous épousons des continents en délire, quand nous forçons de fumantes portes, des mots ! ah oui, des mots, mais des mots de sang frais, des mots qui sont des raz-de-marée et des érysipèles et des paludismes, et des laves, et des feux de brousse, et des flambées de chair, et des flambées de villes... (p.33)

Ce nettoyage du regard vaut aussi pour les lieux européens : le Jura de Toussaint-Louverture n'est pas celui de Bonaparte :

Ce qui est à moi aussi : une petite cellule dans le Jura, une petite cellule, la neige la double de barreaux blancs la neige est un geôlier blanc qui monte la garde devant une prison

Ce qui est à moi

9 Lambert-Félix Prudent, *op.cit.*

10 Aimé Césaire, « Entretien avec Jacqueline Leiner », 1978, réédition de *Tropiques*, t. 1, Jean michel place, p. XIV-XV.

c'est un homme seul emprisonné de blanc

c'est un homme seul qui défie les cris blancs de la mort blanche

(TOUSSAINT, TOUSSAINT LOUVERTURE)

c'est un homme seul qui fascine l'épervier blanc de la mort blanche

c'est un homme seul dans la mer inféconde de sable blanc

c'est un moricaud vieux dressé contre les eaux du ciel (p.25-26)

Il vaut aussi pour l'Afrique fantasmée des noiristes, ces duvaliéristes à venir, ou des rêveurs de haute généalogie, même si c'est l'occasion de rappeler ou d'apprendre au lecteur — à la fois le lecteur français et le lecteur antillais — la longue histoire et la richesse des sociétés et des civilisations africaines :

Non, nous n'avons jamais été amazones du roi du Dahomey, ni princes de Ghana avec huit cents chameaux, ni docteurs à Tombouctou Askia le Grand étant roi, ni architectes de Djenné, ni Madhis, ni guerriers (p.38).

Les voix qui surgissent du texte césairien, et pour qui l'auteur pousse le grand péan, racontent l'histoire d'en bas, l'histoire par le bas, l'histoire de « ceux qui n'ont inventé ni la poudre ni la boussole »(p.44), « ceux qui n'ont jamais rien inventé/ ceux qui n'ont jamais rien exploré/ceux qui n'ont jamais rien dompté »(p.47) :

J'entends de la cale monter les malédictions enchaînées, les hoquettements des mourants, le bruit d'un qu'on jette à la mer... les abois d'une femme en gésine... des raclements d'ongles cherchant des gorges... des ricanements de fouet... des farfouillis de vermine parmi des lassitudes....(p.39)

Ce n'est pas pour rien que Césaire écrit « Ma bouche sera la bouche des malheurs qui n'ont point de bouche, ma voix, la liberté de celles qui s'affaissent au cachot du désespoir. » (p.22). Parler en ayant en soi la voix des « dominés », parler en faisant en sorte que ce soient ces derniers qui parlent dans la parole même du poète, transforme le parcours langagier de l'identité. Le *Cahier d'un retour au pays natal*, en effet, peut aussi se lire comme l'inscription de la longue chaîne des identifications du sujet noir, depuis le captif de la traite négrière, l'esclave des plantations, l'exclu de toutes choses¹¹, le colonisé

11 « C'était un très bon nègre, la misère lui avait blessé poitrine et dos et on avait fourré dans sa pauvre cervelle qu'une fatalité pesait sur lui qu'on ne prend pas au collet ; qu'il n'avait pas puissance sur son propre destin ; qu'un Seigneur méchant avait de toute éternité écrit des lois d'interdiction en sa nature pelvienne [...] » (p.59-60)

vivant à côté de la vie, les larbins et les supplétifs¹², les mimétiques, l'intellectuel aliéné, jusqu'au poète démiurge¹³ (ré)inventant un langage et un monde à la mesure d'une désaliénation historique et d'une libération des êtres humains et des lieux, de tous les êtres humains et de tous les lieux :

Partir.

*Comme il y a des hommes-hyènes et des hommes-panthères, je serai un homme-juif
un homme –cafre*

un homme-hindou-de-Calcutta

un homme-de-Harlem-qui-ne-vote-pas (p.20)

C'est, en effet, à partir du moment où le poète accepte de laisser parler en lui les voix de ceux qui n'ont pas accès à l'écoute¹⁴, que sa vision de la Martinique change, et que son langage de la Martinique change. « Au bout du petit matin bourgeonnant d'anses frêles », les Antilles ne sont plus alors seulement « les Antilles qui ont faim, les Antilles grêlées de petite vérole, les Antilles dynamitées d'alcool, échouées dans la boue de cette baie, dans la poussière de cette ville sinistrement échouées. » (p.8). Sous ces Antilles là, que voit l'intellectuel impatient revenu d'Europe, d'autres significations apparaissent derrière le pays apparemment échoué comme un navire négrier, et qui va se révéler être un « navire lustral » (p.62). Ce qui est à venir est, en réalité, déjà là, énoncé précisément par

12 « Et voici ceux qui ne se consolent point de n'être pas faits à la ressemblance de Dieu mais du diable, ceux qui considèrent que l'on est nègre comme commis de seconde classe : en attendant mieux et avec possibilité de monter plus haut ; ceux qui battent la chamade devant soi-même, ceux qui vivent dans un cul de basse fosse de soi-même ; ceux qui se drapent de pseudomorphose fière ; ceux qui disent à l'Europe : "Voyez, je sais comme vous faire des courbettes, comme vous présenter mes hommages, en somme, je ne suis pas différent de vous ; ne faites pas attention à ma peau noire : c'est le soleil qui m'a brûlé." » p.58-59

13 « Une conception démiurgique sous-tend la pratique littéraire : l'écrivain, le poète, n'est pas celui qui transforme par un procès spécifique des matériaux idéologiques, mentaux, par une pratique particulière ; il est celui qui crée par une démarche intuitionnelle. » André Lucrèce, « Le Mouvement martiniquais de la négritude. Essai d'analyse d'un discours idéologique », *Acoma* N°2, juillet 1971, p.93-123, (p.114).

14 Voir Michel Foucault, *L'Ordre du discours*, Paris, Gallimard, 1971 ; Gayatri Chakravorty Spivak, *Les Subalternes peuvent-elles parler ?*, Paris, Éditions Amsterdam, 2006 pour la traduction française.

cette foule crie si étonnamment passée à côté de son cri comme cette ville à côté de son mouvement, de son sens, sans inquiétude, à côté de son vrai cri, le seul qu'on eût voulu l'entendre crier parce qu'on le sent sien lui seul ; parce qu'on le sent habiter en elle dans quelque refuge profond d'ombre et d'orgueil, dans cette ville inerte, cette foule à côté de son cri de faim, de misère, de révolte, de haine, cette foule si étrangement bavarde et muette. (p.9).

Ce qui est à venir est, en réalité, déjà là, mais encore inaudible pour celui qui, non encore habité par les voix de ceux qui habitent l'île, ne voit là, à ce moment, qu'une foule « bavarde et muette ».

Or, ce sont ces voix qui parlent en lui qui peuvent rendre le poète prophétique et démiurge (« sur cette ville que je prophétise, belle,/donnez-moi la foi sauvage du sorcier/donnez à mes mains la puissance de modeler/donnez à mon âme la trempe de l'épée/je ne me dérobe point. Faites de ma tête une tête de proue et de moi-même, mon cœur, ne faites ni un père, ni un frère, ni un fils, mais le père, mais le frère, mais me fils, ni un mari, mais l'amant de cet unique peuple. » (p49)) :

*Tiède petit matin de chaleurs et de peurs ancestrales
par-dessus bord mes richesses pérégrines
par-dessus bord mes faussetés authentiques
Mais quel étrange orgueil tout soudain m'illumine ?
viennne le colibri
viennne l'épervier
viennne le bris de l'horizon
viennne le cynocéphale
viennne le lotus porteur du monde
viennne de dauphins une insurrection perlière brisant la coquille de la mer
viennne un plongeon d'îles
viennne la disparition des jours de chair morte dans la chaux vive des rapaces
viennnent les ovaires de l'eau où le futur agite ses petites têtes
viennnent les loups qui pâturent dans les orifices sauvages du corps à l'heure où à
l'auberge éclipique se rencontrent ma lune et ton soleil (p.44-45)*

Ce « viennne » anaphorique et incantatoire, à la manière même de la parole dupliquée, anaphorique, incantatoire, tournant sur elle-même de la langue créole et de

ses manières de dire — dans les séances de contes¹⁵, les chants —, cette langue de celles et de ceux que l'on n'entend pas — à la fois bavards et muets —, cet appel au bouleversement de l'ordre des choses surgit des rêves que charrient les contes créoles¹⁶ ; l'énonciation assumée de ce « vienne » par le poète est rendue possible par la compréhension des voix jusque là, sinon inaudibles, du moins non entendues ; ces voix qui, déjà, disent le lieu et l'histoire autrement, par d'autres voies, d'autres traverses ; ces voix qui remplacent les stèles et les tablettes:

Au bout du petit matin ces pays sans stèle, ces chemins sans mémoire, ces vents sans tablette.

Qu'importe ?

Nous dirions. Chanterions. Hurlerions.

Voix pleine, voix large, tu serais notre bien, notre pointe en avant.

Des mots,

Ah oui, des mots !

[...]

Parce que nous vous haïssons vous et votre raison, nous nous réclamons de la démence précoce de la folie flambante du cannibalisme tenace(p.26-27).

Ces voix, ces présences jusque là hors écoute et hors visibilité, ce sont elles qui lancent l'écriture nouvelle : « Présences je ne ferai pas avec le monde ma paix sur votre dos. » (p.54). Derrière l'écriture du *Cahier*, derrière son langage singulier, il y a cet engagement, cette promesse, ce devoir et cette dette. C'est bien pour cela que le second vers du *Cahier* donne congé à la colonialité du discours, à son inscription dans l'ordre de la domination à la fois effective, matérielle, symbolique, cognitive et langagière : « Va-t'en, lui disais-je, gueule de flic, gueule de vache, va-t'en je déteste les larbins de l'ordre et les hannetons de l'espérance. Va-t'en mauvais gris-gris, punaise de moinillon. »

Ce qui crée les conditions du retour, ce qui l'autorise en quelque sorte, c'est donc d'abord ce mouvement initial de renvoi, de mise à l'écart, de rupture avec tout un ordre

15 A la fin du *Cahier*, Césaire fait référence à « l'audience », c'est-à-dire, à l'auditoire qui co-énonce les contes dans les pays créoles (p.57).

16 « Il y a sous la réserve de ma lulette une bauge de sangliers/il y a tes yeux qui sont sous la pierre grise du jour un conglomerat frémissant de coccinelles//il y a dans le regard du désordre cette hirondelle de menthe et de genêt qui fond pour toujours renaître dans le rae-de-marée de ta lumière » (p.45).

du monde et du langage. Le lieu parcouru et progressivement habité ne sera ni celui de l'enfer de l'ordre colonial, ni celui des paradis artificiels de l'illusion primitiviste elle-aussi inventée par les soi-disant ethnologues coloniaux dont Césaire se souviendra dans le *Discours sur le colonialisme*, ces ethnologues comme R.P. Tempels, missionnaire belge à la « philosophie bantoue vaseuse et méphitique » (p.32 du *Discours*) qui, à la manière et à la suite de Levy-Bruhl, postulaient l'existence d'une âme nègre, primitive, nécessairement primitive, hors de toute pensée logique de l'espace et du temps¹⁷. Ni enfer marqué par les larbins de l'ordre donc, et où le prolétaire noir assommé par l'exploitation coloniale capitaliste contemporaine¹⁸, surgi à la fois des voyages baudelairiens dans les îles tropicales et la sordide métropole parisienne et des réalités de l'exploitation des ouvriers issus des colonies et animalisés par le travail sordide (voir « mégie », « mégissier », p.40), devient pour l'intellectuel colonisé aliéné « comique et laid » ; ni « des paradis pour lui et les siens à jamais perdus » (p.7), ni même, « de l'autre côté du désastre un fleuve de tourterelles et de trèfles de la savane que je porte toujours à hauteur inverse du vingtième étage des maisons les plus insolentes et par précaution contre la force putréfiante des ambiances crépusculaires, arpentée nuit et jour d'un sacré soleil vénérien. » (p.7). Adieu donc aussi à Baudelaire et à son spleen métropical.

Cet adieu entraîne, en retour, une prise en compte attentive du lieu créole martiniquais dans tous ses aspects, écologiques, politiques, historiques, linguistiques ou plus précisément interlinguistiques. Dès lors, ce qui était considéré comme « mentalité primitive » est repris en compte, nettoyé de ses scories racistes et ethnocentristes, et valorisé. Ce que Alain Ruscio désigne comme « l'appel permanent au mystique comme

17 « Les psychologues, sociologues, etc., leurs vues sur le « primitivisme », leurs investigations dirigées, leurs généralisations intéressées, leurs spéculations tendancieuses, leur insistance sur le caractère en marge, le caractère « *à part* » des non-Blancs, leur reniement pour les besoins de la cause, dans le temps même où chacun de ces messieurs se réclame, pour accuser de plus haut l'infirmité de la pensée primitive, du rationalisme le plus ferme, leur reniement barbare de la phrase de Descartes, charte de l'universalisme : que "la raison... est tout entière en chacun" et " qu'il n'y a du plus ou du moins qu'entre les accidents et non point entre les formes ou natures des individus d'une même espèce." » *Discours sur le colonialisme*, Paris, Présence africaine, 1955, p.33. (Voir aussi, p.36-37).

18 « Et l'ensemble faisait parfaitement un nègre hideux, un nègre grognon, un nègre mélancolique, un nègre affalé, ses mains réunies en prière sur un bâton noueux. Un nègre enseveli dans une vieille veste élimée. Un nègre comique et laid et des femmes derrière moi ricanaient en le regardant. » p.37.

mode d'interprétation du réel »¹⁹, est revendiqué en tant que tel, comme voie d'accès au monde dans toutes ses dimensions. C'est que, en l'occurrence, la rationalité, l'esprit de logique et de raison, c'est cela qui a présidé à la traite négrière, au processus de transformation des êtres humains en marchandise, à la racialisation de l'esclavage pour pouvoir le justifier, à l'organisation économique rationalisée des grandes plantations sucrières. Comme le signale Annie Le Brun, « Soudain, à l'univers rationnel et hiérarchisé des grands domaines, à l'ordre de la plantation, à la séparation que celui-ci imposait entre les êtres, pour la première fois étaient opposé l'excès, la luxuriance et l'entremêlement d'une nature et d'une vie que la colonisation avait eu pour souci de vaincre.²⁰»

Ainsi, derrière le bavardage sans significations perceptibles, derrière ce mutisme — éloigné d'on ne sait quelle mutité génétique ou historique — où se cachent les paroles enfouies qui n'accèdent pas à l'écoute publique, à l'espace public des non initiés, de ceux qui ne partagent pas ce « sensible » là, existe une poésie du monde qui attend les conditions adéquates de son écoute efficiente :

Au bout du petit matin

un petit train de sable

un petit train de mousseline

un petit train de grains de maïs

Au bout du petit matin

un grand galop de pollen

un grand galop d'un petit train de petites filles

un grand galop de colibris

un grand galop de dagues pour défoncer la poitrine de la terre (p.28-29)

Et le langage qui permet ainsi d'accéder à la totalité du réel n'est plus celui de l'ethnologie mais bien celui de la poésie. Cet adieu, en effet, n'est pas une fin de non recevoir, mais permet d'amorcer un travail de reconsidération du lieu, des manières de le parcourir et des manières de le dire. Comme l'écrit Lambert-Félix Prudent, « Césaire écrit un "français" parfaitement informé de son inscription dans une société plurilingue qu'il connaît bien [...] et efficace en diable pour respecter ses intentions poétiques et

19 Alain Ruscio, *Le Credo de l'homme blanc. Regards coloniaux français XIX^e-XX^e siècles*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1995, p.57.

20 Annie Le Brun, *Pour Aimé Césaire*, Paris, Jean-Michel Place, 1994, p.53.

politiques auprès d'un public divers. » Prudent parle d' « une langue authentique dans sa forme et dans sa sémantique, apte à prendre en charge l'énonciateur et son lieu d'énonciation. »

Lors d'une interview accordée à Bernard Pivot après la parution de *Moi, laminaire*, Aimé Césaire déclare :

Il y a une identification fondamentale qui s'est accomplie entre moi et mon pays. Je vis mon pays avec tous ses handicaps, ses ambigüités, ses angoisses, ses espérances et, où que j'aïlle, je reste un nègre déraciné des Antilles, où que j'aïlle j'emporte avec moi mon pays, je reste lié à ce rocher volcanique qui s'appelle La Martinique et qui finalement est un petit point à peine lisible sur une carte, rien d'autre. Mais le paradoxe c'est que mon aventure poétique est une tentative pour reconstruire le monde à partir de ce rocher, pour retrouver l'universel à partir de ce point singulier. Dès le Cahier d'un retour au pays natal, j'ai dit mon pays avec ferveur, lyrisme, espérance, avec la fougue de ma jeunesse. Aujourd'hui, plus de quarante ans ont passé, quarante ans où il fallait traverser la vie et ses innombrables difficultés, et ce Moi, laminaire ... c'est un peu l'arrivée, la fin du voyage .²¹

Il ne s'agit donc pas tant d'une description de la nature à la manière des naturalistes ou des savants voyageurs, ceux qui imposèrent à une flore tropicale des noms venus d'Europe ou de leur sphère privée, les noms de leurs confrères, amis, épouses ; il s'agit bien, dans l'écriture césairienne, de donner aux éléments du lieu le nom que le lieu leur a donné (« mon étoile maintenant, le menfenil funèbre », p.42 ; « la voici barrir d'un lambi vertigineux/voici galoper le lambir jusqu'à l'indécision des mornes », p.51 ; « et l'allégresse convaincante du lambi de la bonne nouvelle » (p.52)). Et même lorsque les noms ne sont pas vernaculaires, même lorsqu'ils reprennent les dénominations données par les botanistes et les voyageurs, leur signification a cessé d'être exotique puisqu'il s'agit bien des noms prononcés par les habitants du lieu, qu'il

21 A. Césaire in B. Pivot, *Écrire*, 1985. Déjà, en 1960, dans *Afrique Action*, il déclarait :

Je veux une poésie concrète, très antillaise, martiniquaise. Je dois nommer les choses martiniquaises, les appeler par leur nom [...] tous ces mots qui surprennent sont absolument nécessaires, jamais gratuits [...] On agit avec ce qu'on a entre les mains. Après trois siècles, la langue du pays est le français... Nous nous servons du français, mais nous avons un devoir d'originalité [...] Je sais qu'on me trouve souvent obscur, voire maniéré, soucieux d'exotisme. C'est absurde. Je suis Antillais... Je dois nommer les choses martiniquaises, les appeler par leur nom.

s'agisse de « zinnias » ou de « coryanthes » (p.46), là où c'est le nom « hysope » ou « lys » (p.52) qui devient étrange, exotique, hors lieu, hors prononciation portée par le lieu, hors consonance, en somme. Car il s'agit bien d'établir un processus de nomination au plus près de la consonance désirée, nomination qui recèlera en elle, sous elle, comme un réservoir de significations, le parcours dans l'histoire et dans l'espace. Comme l'a bien noté Annie Le Brun, « Césaire ne nous parle pas de la nature, c'est la nature qui parle en lui, au cours, non pas d'un retour à la nature, mais d'un stupéfiant *retour de la nature dans le langage*.²² » Cette analyse d'Annie le Brun est confirmée par une déclaration de Césaire dans une lettre adressée à Lilyan Kesteloot en 1962 :

Si je nomme avec précision (ce qui fait parler de mon exotisme), c'est qu'en nommant avec précision, je crois que l'on restitue à l'objet sa valeur personnelle... on le suscite dans sa valeur unique et singulière ; on salue sa valeur de force, sa valeur-force... En nommant les objets, c'est un monde enchanté, un monde de monstres, que je fais surgir sur la grisaille mal différenciée du monde ; un monde de puissances que je somme, que j'invoque et que je convoque.

En les nommant, flore, faune, dans leur étrangeté, je participe à leur force ; je participe de leur force.²³

L'écriture du retour — ou le retour grâce à l'écriture — et l'interrogation anxieuse de l'espace du parcours qui mène au pays natal, comme celles du lieu font remonter la mémoire personnelle — qu'il s'agisse de l'enfance — heureuse et malheureuse —, de l'adolescence ou de l'étudiant — et l'histoire collective des Martiniquais, des Noirs, de la domination coloniale et, au-delà, l'histoire réappropriée et réinterprétée par le sujet en quête de son lieu propre — de ses lieux propres — de toutes les dominations et de toutes les résistances :

*Et mon originale géographie aussi ; la carte du monde faite à mon usage, non pas teinte aux arbitraires couleurs des savants, mais à la géométrie de mon sang répandu,
j'accepte*

22 Annie Le Brun, *op. cit.*, p.56-57.

23 Aimé Césaire, Lettre à Lilyan Kesteloot (1962), reproduite dans *La Poésie*, Paris, Éditions du Seuil, 1994, p.5.

et la détermination de ma biologie, non prisonnière d'un angle facial, d'une forme de cheveux, d'un nez suffisamment aplati, d'un teint suffisamment mélanien, et la négritude, non plus un indice céphalique, ou un plasma, ou un soma, mais mesurée au compas de la souffrance (p.55-56).

La recherche des lieux est donc pleinement assumée comme une recherche du moi et comme une recherche portée par le moi, fondée sur le moi. L'histoire et la géographie s'envisagent ainsi à l'intérieur de cette quête d'un monde porté par les valeurs de ceux qui

*[...] s'abandonnent, saisis, à l'essence de toute chose ignorants des surfaces mais saisis par le mouvement de toute chose
insoucieux de dompter, mais jouant le jeu du monde
véritablement les fils aînés du monde
poreux à tous les souffles du monde
aire fraternelle de tous les souffles du monde
lit sans drai de toutes les eaux du monde
étincelle du feu sacré du monde
chair de la chair du monde palpitant du mouvement même du monde ! (p.47)*

Cette quête, reprise et revendiquée par le moi, nécessite l'invention d'un langage propre, qui permette précisément de retrouver ce nom que Siméon Piquine, celui qui n'avait pas de filiation, pas d'ancêtres, pas d'héritages, avait cherché toute sa vie (p.54), d'une écriture singulière où s'assument les héritages pluriels d'un intellectuel colonisé, qui a à gérer à la fois les legs européens, africains et antillais, ce dernier devenant, d'une certaine façon, la métonymie de tous les parcours, de tous les héritages, de toutes les souffrances et aussi de toutes les libérations passées, présentes et à venir. C'est dans cet intense travail intertextuel où tous les apports sont resitués, cessent d'être hiérarchisés en fonction d'un classement colonial des civilisations ou, plus exactement d'une opposition entre civilisation et sauvagerie, que s'invente le rythme césairien. L'auteur du *Cahier d'un retour au pays natal* écrit que ce le rythme n'est pas « artificiellement imposé du dehors, mais jailli des profondeurs. Nuit du sang bondissant au jour et s'imposant ; le tempo de la vie ; sa saccade ; non la musique des mots captée, mais ma plus profonde vibration intérieure.²⁴»

24 Lettre à Lilyan Kesteloot, *op. cit.*, p.5-6.

Parler, prendre la parole, inscrire cette parole dans l'écriture par l'intermédiaire du rythme, donner donc littéralement corps à une écriture habitée par l'histoire et la géographie des migrations, par l'histoire et la géographie d'une installation sur les lieux, c'est précisément habiter ce dont on parle, ne plus être hanté par la parole de ceux qui, jusque-là, ont parlé de moi, ont parlé à ma place. C'est cesser d'être un spectre et, dans le même mouvement de cette parole de soi qui resitue l'histoire, le parcours et l'installation, donner lieu à ce que la domination prétendait ne pas exister, à savoir, « au bout du petit matin », le lieu lui-même, mais revisité, rempli de nouvelles significations ; le lieu habité par le poète et ses semblables.²⁵ Non seulement, dans le *Cahier*, Césaire montre comment l'habitant a été transformé en intrus sur sa propre terre, « passé à côté de son cri », situé, si l'on peut dire, dans la dérade permanente et la folie, sans nom et sans racines, mais il va encore plus loin. C'est à partir de cette situation d'extranéité dans le propre que le lieu, les lieux, sont relus avec un regard à la fois neuf et venu de très anciennes histoires, qui perdurent et se maintiennent en silence sous l'histoire officielle des dominations et des résistances héroïques et flamboyantes :

Et nous sommes debout maintenant, mon pays et moi, les cheveux dans le vent, ma main petite maintenant dans son poing énorme et la force n'est pas en nous, mais au-dessus de nous, dans une voix qui vrille la nuit et l'audience comme la pénétrance d'une guêpe apocalyptique. Et la voix prononce [...] (p.57)

Que prononce cette voix multiple, assumée et subsumée désormais par le poète maintenant habité et non plus hanté par les lieux et l'histoire, sinon, précisément, les tracées, les détours, les chemins et les sentiers jusque-là non dits qui mènent au pays de soi-même lorsque le soi entre en consonance avec ses semblables.

Carpanin Marimoutou

LCF-LIL

Université de la Réunion

²⁵Dans *Le Singe de Kafka et autres propos sur la colonie*, Seloua Luste Boulbina note que « Dans une colonie, les *habitants* sont des *intrus*. Être colonisé, c'est être dans la situation d'un *intrus/chez soi*. [...] Être un *indigène*, en outre, c'est être dénué d'existence *symbolique*. Ce n'est pas *ne pas être homme*, c'est *être un homme de rien*. Quant aux colons, ce sont des *étrangers* qui sont *chez eux* ». Seloua Luste Boulbina, *Le Singe de Kafka et autres propos sur la colonie*, Lyon, Sens Public, Parangon/Vs, 2008, p.94.

